

DU PASSÉ FAISONS TABLE RASE

La guerre finie, que pouvait faire le poète jeune, revenu des champs de bataille sans autres blessures que morales ? Quel langage employer ? À quelle esthétique pouvait-il recourir ? Existait-il encore un maître auquel faire confiance ? Pouvait-il poursuivre son œuvre comme autrefois, sans rien y changer ? La vérité est que les gouvernants craignaient fort ces jeunes qui, petit à petit, apprenaient ce qu'on leur avait soigneusement caché : la révolution russe d'octobre 17. À tel point qu'on les maintint sous les drapeaux bien après l'armistice, et qu'on aménagea, afin de les tenir à la main, le service des nouvelles recrues. Il y avait eu les révoltes de 1917, rapidement réprimées par Pétain, et il était bien difficile de supprimer les chants révolutionnaires : la chanson de Craonne, l'Internationale. Que se passerait-il si militaires et prolétaires prenaient à la lettre les paroles de ce chant d'Eugène Pottier, adoptées par les syndicats révolutionnaires, devenues l'hymne de la nouvelle Russie, qui allaient devenir celles de l'URSS ?

***Du passé faisons table rase,
Foule esclave, debout ! debout !
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout !***

Dès le 14 juillet 1916, dans un cabaret de Zurich, Tristan Tzara reprenait la formule à son compte et diffusait l'ordre de faire table rase de tout. Il ne voulait même pas savoir s'il y avait eu des hommes avant lui.

Soit, cela pouvait s'entendre au plan philosophique, mais en détruisant tout ce qui faisait obstacle, Dada n'engageait-il pas la poésie sur la voie révolutionnaire ?

Pour ses premières tentatives poétiques, André Breton s'était référé à Valéry, puis à Apollinaire, qui lui paraissait plus actuel, mieux adapté à la situation présente. N'était-il pas militaire comme lui ? Ne lui avait-il pas présenté un jeune poète, Philippe Soupault, appelé du contingent lui aussi, en leur disant qu'ils devaient être amis ? Au Val-de-Grâce, où il suivait des cours pour devenir médecin militaire, il avait rencontré Louis Aragon, qui l'avait littéralement séduit par sa culture, ses références littéraires. Tous trois allaient fonder une revue littéraire qui, à ses débuts, allait s'ouvrir à la jeune génération tout en faisant appel aux aînés pour combler l'absence de *La Nouvelle Revue Française*, s'y substituer peut-être. Dans le même temps, ils faisaient des expériences en tous sens. Aragon était encore mobilisé quand les deux autres inventèrent, dans le plus grand secret, la poésie automatique. Ce furent *Les Champs magnétiques*, dont le premier devait dire, en la découvrant et en s'y ralliant, qu'elle était ce par quoi tout devait commencer.

Mais aussitôt le volume publié, ils s'en étaient lassés, insatisfaits de ne pouvoir répondre à l'impératif social.

J'avoue être resté sceptique lorsqu'Aragon, au début des années soixante, me raconta comment Breton et lui avaient voulu s'inscrire à un parti politique. Et, me disait-il, il n'était pas le plus exalté des deux ! Je souriais de leur façon de se rendre, bras-dessus, bras-dessous, au siège des journaux du Parti socialiste, à la veille du fameux Congrès de Tours, qui allait voir ce parti éclater, en laissant le clairvoyant Léon Blum « garder la vieille maison ». Jusqu'au jour où Marguerite Bonnet nous apprit, en publiant le Carnet de Breton dans le premier tome de ses *Œuvres complètes*, que cette vaine tentative avait bien eu lieu, telle qu'Aragon me l'avait contée, et telle que Dominique Arban l'avait consignée (*Aragon parle avec Dominique Arban*, p. 88). Dans ce carnet, Breton daube sur Aragon qui rêve de voir ses livres parmi les « bons ouvrages » recommandés au prolétariat, en compagnie de Barbusse et de Duhamel. Quant à lui, il ne peut croire que la discipline socialiste (entendons celle qu'exige le Komintern) soit une nécessité pour tous : « J'aimerais savoir jusqu'où vont ses exigences », note-t-il avec scepticisme (OC I, 615), comme il fera sa vie durant à l'égard de tous les partis politiques.

Or, s'il avait fait venir Tzara à Paris en janvier 1920, n'était-ce pas pour insuffler une énergie nouvelle au groupe qu'il animait : « Dada est notre intensité ; qui érige les baïonnettes sans conséquence la tête Sumatrale du bébé allemand ; Dada est l'art sans pantoufles ni parallèle ; qui est contre et pour l'unité

et décidément contre le futur ; nous savons sagement que nos cerveaux deviendront des coussins douilllets que notre anti-dogmatisme est aussi exclusiviste que le fonctionnaire que nous ne sommes pas libres et que nous crions liberté Nécessité sévère sans discipline ni morale et crachons sur l'humanité. » L'auteur des *Vingt-cinq Poèmes* refusait la psychanalyse, au prétexte qu'elle était une maladie dangereuse parce qu'elle endormait le rejet du réel, ramenant le patient au modèle bourgeois. Il disait aussi que la dialectique faisait de même, en le conduisant de toute façon vers le conformisme. Pour Breton, négligeant les réflexions de ses amis mieux formés politiquement, il fallait sortir du tourniquet. D'où son idée de réunir un vaste congrès, à Paris, rassemblant les responsables des revues les plus représentatives de l'Esprit nouveau. Ce serait la révolution, en déduisant Roger Vitrac. On convoquerait une constituante, puis une assemblée législative, etc. Tzara, qui se voyait piégé, refusa la main tendue. Le congrès se saborda avant l'ouverture.

Les discussions des futurs surréalistes reprirent directement avec les animateurs des groupes les plus jeunes, proches du Parti communiste : *Clarté*, *Philosophies*, etc. L'affaire allait bon train. On prévoyait une fusion, avec la publication d'une revue on ne peut plus radicale, nommée *La Guerre civile*. C'est alors que Barbusse et les grands frères du Parti y mirent bon ordre. À la niche, les enrégés !

Toujours le même dilemme pour les poètes : entrer au PC au risque d'y perdre la spécificité de leurs recherches artistiques, du surréalisme, ou bien maintenir le surréalisme comme mouvement autonome, mais en se coupant des masses laborieuses. Selon le peintre André Masson, Lounatcharsky, le ministre de la Culture soviétique, lui affirma lors de sa visite à *Clarté*, que les surréalistes devaient « rester au sein de la bourgeoisie, pour mieux l'empoisonner ».

Le surréalisme comme poison révolutionnaire ? Étrange formule pour un révolutionnaire ! Après quelques divergences, ils furent cinq à déclarer, *Au grand jour*, qu'ils avaient franchi le pas, s'étaient inscrits au PC au début de l'année 1927.

Par réflexe d'anciens combattants et pour prouver leur engagement révolutionnaire, les plus décidés des surréalistes prenaient fait et cause pour Abd El Krim dans la guerre du Maroc contre l'Espagne.

Cependant, les tergiversations menées par une direction mesquine et à courte vue continuèrent.

Pendant ce temps, isolé, mais ne cessant d'observer la situation du haut des forêts où il s'était reclus, Tristan Tzara prophétisait. Il déclarait à Ilarie Voronca, dans un journal roumain que les surréalistes entrés au Parti allaient devoir marcher au pas, ou s'en séparer (*Integral*, n° 12, avril 1927, p. 6-7; repris dans ses OC II, 417-418).

Pourtant, ce que Breton et ses amis voulaient était bien simple : ils ne prétendaient pas donner des leçons aux masses ouvrières, n'y connaissant rien sur ce plan. Mais, puisqu'ils étaient, comme disait Apollinaire naguère, « fondés en poésie », ils pourraient bien avoir des lumières en matière de culture. On ne voulait pas leur confier les pages culturelles de *L'Humanité* ? N'importe, ils allaient fonder une Association des Artistes et Écrivains Révolutionnaires, et le Parti verrait bien qu'il fallait compter avec eux. Là encore, ils se firent doubler. Jusqu'au moment où Paul Vaillant-Couturier, un peu plus intelligent que les autres, créa la copie conforme de l'organisme qu'ils avaient imaginé, et les invita à le rejoindre. L'AEAR leur fit bonne figure. Désormais, Tzara chantait en cœur avec Breton : « Du passé, faisons table rase ».

Henri BÉHAR

+ « Marchez au pas... »

Entre à l'A E A R de facto, avec tous les surréalistes.

En 34-35, se sépare des surréalistes pour des raisons idéologiques.

Ilarie Voronca: « Marchez au pas! Tristan Tzara parle à Integral»,

D »c. 1926: La RS publie ce bandeau dernière page:

LE CUIRASSÉ POTEMKINE
VIVENT LES SOVIETS

la révolution est un tout : si vous êtes révolutionnaires, vous n'avez pas besoin d'être surréalistes.

AÆR > ÆAR